

SPRINTER

Ne pas dévier. Rester concentré.

Je garde le rythme, la cadence, il n'est pas encore temps.

Je suis noyé dans la masse, fondu dans le peloton, confondable avec ceux qui évoluent avec moi. J'appartiens à cette foule qui se déroule comme un seul homme, comme un même flux.

Continu. Infini... Je me coule aux avant-postes, attentif, patient. Je ne déborde pas.

Mon heure viendra. Mais patience, patience, il n'est pas temps encore.

Au coup d'envoi, j'étais prêt. Prêt à m'élancer, à m'insérer sans me distinguer. Inconnu. Invisible. Un parmi les autres.

« Tout vient à point, dit l'adage, à qui sait attendre. »

J'aurai cette retenue, je saurai attendre.

Me restreindre. Me freiner. M'économiser pour mieux jaillir quand il sera temps.

Un seul vainqueur. Ce sera moi.

Savoir calibrer sa course est capital. Maîtriser son déroulement primordial. Evaluer à quel moment surgir et distancer les concurrents fondamental.

J'ai en tête ce que je sais du parcours, ne reste qu'à avancer et le suivre, vigilant, pour ne pas chuter, pour ne pas faillir. D'abord à couvert. Puis promptement m'extraire et semer la cohorte.

Dans une accélération qui la clouera sur place.

La laisser exsangue, sur le tapis, faire feu sans que quiconque puisse me suivre, me rattraper.

Je me prépare depuis si longtemps. Depuis toujours me semble-t-il.

Comme si gagner cette course était le but ultime de mon existence. *Comme si ?* Soyons honnête ! Gagner cette course EST le but ultime de mon existence.

Je suis suspendu à ce moment, à ce moment où je franchirai la ligne.

L'aboutissement de toute une vie. MA vie.

Le départ, comme je m'y attendais, avait été un rugissement. Nous étions tous dans l'attente, piaffant, impatients, prêts à déferler... Une tension palpable, un battement qui n'en finissait pas de bourdonner, de monter en une pression qui, d'un simple stimulus, ne demandait qu'à s'expulser avec effervescence. Moi-même, compacté au milieu des autres

concurrents, je sentais la fébrilité me gagner. Toute cette attente, immergé dans cette immense foule bouillonnante, baignant dans la touffeur moite, surnageant pour ne pas être trop loin lorsque retentirait le coup d'envoi me saisissait, me tendait tout entier vers l'objectif à atteindre.

Pendant quelques secondes, je me suis revu, préparant, jour après jour, cette course où se jouait mon avenir. Dans quelques heures je serai devenu un autre, un nouvel être auréolé par son éclatante victoire ou bien je ne serai plus rien et le néant s'abattra sur moi. Un héros ou un zéro.

J'en avais parcouru du chemin depuis que j'avais conçu ce projet ; j'en avais arpenté des voies. Largues. Sombres. Escarpées. Etroites. Sans jamais déroger, sans pause, sans répit, ni repos pour que je sois fin prêt quand le jour viendrait.

Et nous y étions ! Le jour J, enfin, où je m'élancerai « pour de vrai ». Impossible d'aller repérer le circuit avant, c'était la règle. Participation unique. Il fallait se fier aux propos colportés, aux informations glânées çà et là tout en étant capable d'en dégager la part de mythe qu'une course comme celle-ci engendrait forcément.

Un claquement sourd. Une marée montante. Une digue qui se rompt quand éclate la salve. Les ondes émises vibrent et résonnent à l'intérieur de tout mon être, je bondis.

Vient de s'engager le contre-la-montre si déterminant pour mon futur.

Je suis prêt.

Prêt à vaincre les autres. A leur faire mordre la poussière.

Prêt à m'annihiler pour n'être plus qu'un but, un souffle filant vers l'arrivée et soufflant la place aux autres.

Rien ne pourra m'arrêter. Je suis ici pour gagner.

La place surchauffée sur laquelle nous attendions le départ est déjà un souvenir, elle a laissé sur ma rétine l'éclat d'un métal chauffé à blanc me faisant parcourir les premiers mètres à l'aveugle, tel un Michel Strogoff, avec l'appréhension d'un espace terriblement vaste à conquérir, comme peuvent l'être les steppes de Mongolie, et au milieu desquelles je ne devais pas me perdre, ni me faire distancer. J'avais prévu de me placer dans le premier tiers des coureurs, car sitôt quittés cette zone nous serions obligés de canaliser cette masse protubérante, proéminente, protéiforme que nous constituions. Encore quelques enjambées et je parviendrai à ce rétrécissement, à cette entrée dans ce tortueux boyau.

Comme elle est dense l'ombre qui fond sur nous. Je suis comme un gladiateur quittant l'arène blanche et claire pour emprunter le sombre couloir qui mène à sa cellule. D'ailleurs cette course s'apparente un peu à cela. Après la lumière crue, l'obscurité qui succède adjointe à la promiscuité crée les premiers décrochages, certains ne supportent pas ce passage du clair au sombre, cette chape qui enserre et qu'il faut fendre pour poursuivre la course, en projetant son regard au plus loin alors qu'il ne distingue pas à deux pas devant lui.

Chutes. Malaises. Mais pas moi.

J'en profite pour grapiller quelques places. Les parois sont irrégulières et il s'agit de prendre les virages au cordeau, sans s'y frotter. Le sol, bien que lisse, réserve son lot de risques en raison de sa légère incurvation. J'ai l'impression de faire corps avec la route. J'y trace ma voie avec précision, sans hésitation, comme si je l'avais déjà arpentée mille fois. Avec une cadence régulière. Je perçois désormais les renflements des murs, la teinte rosée de la pierre, j'entends le martèlement de nos pas dont l'écho se réverbère dans cet espace semi-clos, dont la rythmique s'accorde aux battements de mon cœur. Les parois et moi respirons à l'unisson. Je suis bien.

La fin du tunnel est proche : petit à petit le ciel reprend la main, formes et couleurs recouvrent leur contour et leur vernis habituels. Le grand saut est pour bientôt. Garder la cadence. Ni accélérer, ni ralentir. Être aux aguets, se tenir prêt à s'élancer quand la piste se décrochera pour reprendre un peu plus bas. Ce dénivelé est paraît-il impressionnant. D'aucuns affirment qu'il s'agit ni plus ni moins d'un plongeon dans le vide, qu'il suffit de se lancer, d'un coup et sans hésitation, de laisser le corps se projeter dans l'espace quelques secondes.

C'est impressionnant ! Devant moi le chemin a disparu. J'ai atteint l'horizon et il va m'engloutir. Ne pas se poser de questions. Ne réfléchis pas. Continue.

Je garde la cadence. Sans accélérer, ni ralentir.

J'inspire et les yeux fermés je prends mon envol. Je n'imagine pas autrement la chute d'une falaise... Cette aspiration qui permet le flottement et qui me relâche pour que je retrouve le parcours. C'est l'hécatombe autour de moi. Nous sommes bien peu à être encore en lice. Je sais que je suis près du but mais il n'est pas encore temps de devancer les quelques adversaires qu'il me reste. Le sol un peu meuble où je me réceptionne est instable et il me faut quelques minutes pour me rééquilibrer. Son caractère spongieux, comme la végétation luxuriante, contraste fortement avec l'obscur tunnel dont nous sommes sortis. L'humidité est la seule constante. Ici, avec la chaleur revenue, elle gêne la respiration. L'air laisse en bouche

une saveur acide. Les lianes qui ceignent les côtés de la piste, dégringolent en cascade, formant des enchevêtrements si bas qu'il faut les esquiver.

Rester concentré. Couper à travers ce maillage protecteur récalcitrant à mon avancée. Commencer à accélérer. Remonter les quelques coureurs devant moi. Les doubler. Prendre l'ascendant. Accélérer encore. Pour que personne ne m'emboîte le pas, pour que personne ne se mette « dans ma roue ». Les laisser derrière moi. Définitivement. Le souffle calme. Le regard fier. Je domine.

Je suis à ma place. Celle où j'avais projeté d'être. Je maîtrise ma course. Ma foulée s'étire sans que cela me coûte. Je suis bien. Je touche au but et je suis seul. J'ai séché les derniers candidats à la victoire et bientôt c'est la mienne que l'on célébrera.

Sentir l'euphorie m'envahir. Ne pas y céder, pas encore.

Rester concentré. Maintenir la cadence. Ne pas faiblir dans les derniers mètres. Arriver avec panache, avec puissance, avec classe.

Je suis le seul vainqueur. L'unique.

Je suis celui qui a franchi tous les obstacles un à un.

Celui qui a franchi les anfractuosités du parcours, une à une.

Celui qui a su suivre les sinuosités sans dévier de son but.

Cette apothéose est la mienne.

Une épiphanie.

LA consécration.

Gagner cette course était la finalité suprême de ma vie.

L'aboutissement de toute une existence. LA MIENNE.

Et... j'y suis. J'y suis !

Ultime virage. Face à moi, l'arrivée...

Je franchis la zone pellucide et sa corona radiata.

L'ovocyte dans lequel je viens de pénétrer m'accueille avec douceur en son sein.

Tandis que nous fusionnons, je comprends que cet aboutissement n'est pas la fin mais le début.

Début d'une nouvelle course. Amorce d'un nouveau voyage.

(1449 mots, titre inclus)